

Napoléon Peyrat, le trésor et le « nouveau Montségur »

par Michel ROQUEBERT

De Guillaume de Puylaurens à Dom Vaïssète

Le trésor de Montségur n'est pas un mythe... Ce n'est ni la Toison d'Or, ni le Saint-Graal, ni le Trésor des Templiers de Gisors ou celui de Rennes-le-Château ; c'est une rondelette somme d'argent sonnante et trébuchante qui a bel et bien existé. Non point à titre de « Trésor des cathares », comme s'obstine à le faire croire encore une bonne partie de la littérature parahistorique consacrée à Montségur, mais au moins à titre de trésorerie de la communauté religieuse installée à Montségur à partir de 1232.

La seule chronique du XIII^e siècle qui relate, très brièvement d'ailleurs, le siège de Montségur, celle du clerc toulousain Guillaume de Puylaurens, ne parle pas de ce trésor. Au XVIII^e siècle, Dom Vaïssète, qui s'appuie essentiellement sur Guillaume de Puylaurens, n'en parle pas non plus. Il connaissait pourtant les procédures inquisitoriales de frère Ferrier concernant les rescapés du siège, puisqu'il en a publié des extraits, notamment un fragment du long interrogatoire du sergent Imbert de Salles¹, qu'il connaissait par l'original aujourd'hui disparu, interrogatoire qui n'est plus connu que par la copie qui en figure au tome XXIV du Fonds Doat de la Bibliothèque Nationale. Ce témoignage d'Imbert de Salles est particulièrement précieux, on va le voir, pour ce qui concerne l'existence même du trésor de Montségur et son évacuation vers la Noël 1243 ; mais Dom Vaïssète n'a en fait retenu de cet interrogatoire que le récit du massacre des inquisiteurs à Avignonet en mai 1242. Il en est de même des extraits des dépositions de Bérenger de Lavelanet et d'Arnaud-Roger de Mirepoix, qui font état de l'évasion, pendant la nuit précédant le bûcher, de quatre parfaits chargés d'aller récupérer le trésor : du récit de Bérenger, Dom Vaïssète n'a retenu que l'ordination d'Esclarmonde de Foix à Fanjeaux vers 1204 ; du récit d'Arnaud-Roger, il n'a gardé que ce qui avait trait à l'affaire d'Avignonet. Bref, le savant bénédictin n'a prêté aucune attention au trésor de Montségur, ni à son existence, ni a fortiori à sa nature et son destin.

Charles Schmidt

C'est Charles Schmidt, semble-t-il, qui, le premier, fait une brève allusion au trésor de Montségur dans le premier tome de son « Histoire et doctrine de la secte des cathares ou albigeois », paru en 1848 (p.326) : « Dans une dernière réunion, la veille de la reddition, il fut décidé que quatre parfaits seulement sortiraient du château pour sauver le trésor de la secte caché dans une forêt, et pour apporter aux frères la nouvelle de la prise de Montségur et du courageux dévouement de ses défenseurs. La nuit suivante, Amiel Aycart, Poitevin, Hugues et un quatrième parfait se laissèrent glisser, moyennant des cordes, le long des rochers ; après être

¹ Tome VIII de *L'Histoire générale de Languedoc*. Éd. Privat, col. 1153 à 1159

restés cachés pendant quelque temps dans un ravin profond, ils atteignirent heureusement le château de So [Usson], où des frères les attendaient ». Schmidt donne ses références : l'interrogatoire d'Arnaud-Roger de Mirepoix au tome XXII du Fonds Doat et celui de Bérenger de Lavelanet au tome XXIV (cf. **Appendice, textes 3a et 3b**). Sa version des faits est exacte pour l'essentiel, à ceci près que là où Bérenger de Lavelanet dit simplement que les parfaits furent cachés sous terre (*fuerunt absconsi subtus terram*) Schmidt brode un peu et les voit cachés « dans un ravin profond ». Ce n'est pas grave. Le détail des cordes qui ont servi aux évadés est pris dans l'interrogatoire du sergent Guillaume de Bouan, toujours au tome XXIV du fonds Doat (**texte 3c**) à ceci près qu'il y est question d'une corde et non de plusieurs (*cum fune* et non *cum funibus*). Quant à cet autre détail, à savoir que les évadés auraient été chargés d'annoncer à leurs frères la chute de Montségur, il ne figure pas dans les récits de cette ultime évasion ; Schmidt s'est certainement inspiré de ce passage de l'interrogatoire d'Imbert de Salles : « Jean Rey, de Saint-Paul-Cap-de Joux, entra à Montségur avec une lettre des hérétiques de Crémone, et la donna à Bertrand Marty, évêque des hérétiques de Toulouse ; dans cette lettre, il était dit que l'église des hérétiques de Crémone vivait dans la tranquillité et la paix, et que Bertrand Marty envoie deux de ses frères hérétiques à l'évêque de Crémone pour qu'il le tienne informé de sa situation (*per quos redderet eum certum de statu suo*)² ». De fait, on retrouvera en Italie, quelques années plus tard, deux des quatre évadés de la dernière heure.

Chose curieuse cependant : ce passage de la déposition d'Imbert de Salles suit immédiatement un passage dans lequel le sergent parle de façon explicite du trésor et de son évacuation, passage devenu si fameux qu'il faut le citer en entier (**texte 1**) : « L'hérétique Mathieu m'a dit que lui-même et Pierre Bonnet, diacre des hérétiques de Toulouse, quand ils quittèrent le *castrum* de Montségur et en sortirent (de) l'or, (de) l'argent et une quantité infinie de monnaie, passèrent par un endroit où des hommes de Camon montaient la garde ; ceux-ci leur indiquèrent l'endroit et les chemins pour qu'ils pussent passer librement et partir. Les susdits hérétiques allèrent alors à une grotte fortifiée (*expulga*) du Sabarthès tenue par Pons Arnaud de Châteauverdun... C'était cette année aux environs de la dernière fête de Noël ». Curieusement, Schmidt a négligé ce passage. Le trésor de Montségur, apparemment, ne le préoccupait pas beaucoup ; il avait certainement rencontré dans les procédures inquisitoriales d'autres trésors de communautés religieuses, et celui de Montségur n'avait pour lui rien que de banal et ne méritait pas qu'on s'y arrêtât. Ce qui paraît bien, d'ailleurs, avoir été le point de vue des inquisiteurs eux-mêmes.

Napoléon Peyrat

Les choses changent avec Napoléon Peyrat. Il connaît les interrogatoires des rescapés conservés par le Fonds Doat mais, contrairement à ses prédécesseurs, il ne va rien laisser passer de ce qui concerne le trésor de Montségur. D'abord, certainement, parce qu'il est curieux de nature, qu'il aime bien entrer dans le détail des événements qu'il raconte. Ensuite parce que l'existence de ce trésor va lui fournir l'occasion d'émettre des considérations, d'ailleurs fort bien venues, sur les ressources financières de l'Église cathare. Enfin, et peut être faudrait-il dire surtout, parce que l'histoire du trésor de Montségur lui permet d'extrapoler de façon prodigieuse et de donner une suite grandiose à la tragique épopée de 1243~1244 : de l'un des quatre évadés de la dernière nuit, Napoléon Peyrat fait un évêque successeur de Bertrand Marty, l'évêque brûlé le 16 mars 1244 ; et de la grotte qui cacha le trésor, et qu'il imagine être Lombrives, il

² Doat XXIV, 171b-172a

n'hésite pas à faire le « Nouveau Montségur », dont il raconte avec force détails la chute, qu'il place en 1328...

C'est le trésor de Montségur qui sert donc de charnière à Napoléon Peyrat ; charnière entre, d'une part, une histoire authentique, qu'il raconte certes, comme on va le voir, avec les exagérations et les débordements qui lui sont habituels, mais qui du moins trouve ses fondements essentiels dans les sources ; d'autre part une histoire purement imaginaire, sans aucune base documentaire ni écrite ni archéologique, mais qui lui permet de donner une conclusion particulièrement spectaculaire à toute l'histoire du catharisme occitan,

Les textes

Le *floruit* du trésor de Montségur, c'est donc le témoignage déjà cité du sergent Imbert de Salles qui nous apprend que vers la Noël 1243, le parfait Mathieu et le diacre Pierre Bonnet quittèrent Montségur en emportant « *aureum et argentum et peccuniam infinitam* », que des sentinelles originaires de Camon leur indiquèrent par où passer sans être vus, et qu'ils cachèrent leur précieux chargement dans une *spulga* du Sabarthès, c'est-à-dire du haut comté de Foix, *spulga* alors tenue par Pons Arnaud de Châteauverdu.

Fort plausible est le transport de ce trésor afin de le mettre en sécurité, plausible aussi la date approximative de son évacuation : « vers la Noël 1243 ». Les divers recoupements que l'on peut faire au sein des témoignages des rescapés indiquent qu'avant la Noël des Gascons prirent pied sur la montagne (*Vascones fuerunt in podio*, dit Arnaud-Roger de Mirepoix - Doat 22,146ab]. Renseignement qui recoupe la chronique de Guillaume de Puylaurens : « Il advint que des valets armés à la légère furent envoyés avec des hommes qui connaissaient l'endroit et qui organisèrent de nuit une ascension par des abrupts horribles. Conduits par le Seigneur, ils parvinrent de nuit à un ouvrage qui était dans un angle de la montagne. Ayant surpris soudain les sentinelles, ils occupèrent ce fortin et passèrent par l'épée ceux qu'ils trouvèrent (...). Un accès plus facile fut ménagé pour le reste de l'armée ». Bref, à un moment donné, vers la fin de 1243, après quelque sept ou huit mois de siège, l'armée catholique réussit à prendre pied sur la crête. Ce qui modifia considérablement la situation des défenseurs, contraints désormais de lutter pied à pied pour empêcher l'ennemi de progresser sur cette crête de huit cents mètres de long. Évacuer au plus vite le trésor était une élémentaire précaution.

Plausibles aussi, les conditions dans lesquelles s'effectua cette évacuation, facilitée, nous dit Imbert de Salles, par des hommes de Camon postés en sentinelles. -Précisons que Camon est un village situé à vingt kilomètres à vol d'oiseau de Montségur. Du témoignage d'Imbert de Salles on peut déduire que l'armée catholique y avait recruté des hommes, mais qu'il s'agissait d'assiégeants fort peu zélés, ce qui s'explique évidemment par le fait qu'ils étaient du pays, qu'ils avaient dans le *castrum* des amis, peut-être des parents : Alazaïs, la femme du bayle de Pierre-Roger de Mirepoix, le Catalan Pierre Ferrer, et qui était elle-même nourrice du petit Esquieu, le fils de Pierre-Roger, étaient originaires de Camon. Bref, cette évasion qui se passa sans encombre grâce à la complicité de quelques assiégeants, n'a rien d'invraisemblable.

Tout à fait plausible enfin le fait que le trésor ait été caché dans une *spulga*, une grotte fortifiée du haut comté, en l'occurrence une grotte tenue par Pons Arnaud de Châteauverdu : ce dernier était le beau-frère du chef de la garnison de Montségur, Pierre-Roger de Mirepoix, et les attaches de toute la famille des Châteauverdu avec l'Église cathare sont assez patentes pour qu'on puisse accepter le récit d'Imbert de Salles : le trésor de Montségur a été confié - au moins provisoirement, comme on le verra - à un bon croyant cathare, membre lui-même, par alliance, du clan seigneurial de Montségur.

Le trésor pour Napoléon Peyrat : nature et origine

Rien de tout cela n'a échappé à Napoléon Peyrat, dont il est tout à fait intéressant de noter qu'il a de la nature du trésor de Montségur une vision parfaitement saine, je veux dire par là rigoureusement fidèle aux sources sur lesquelles il a travaillé : il ne fait aucun doute pour lui que ce trésor est la cassette de l'Église. J'insiste là-dessus, car Peyrat est par ailleurs à l'origine de tant de légendes qu'il faut lui rendre justice lorsqu'il le mérite : il n'est absolument pour rien dans toutes les mythifications ultérieures d'un trésor, qui n'est pas autre chose, pour lui, que le trésor monétaire dont parle Imbert de Salles. Les révisionnismes qui se développeront à partir des années 1900 feront de ce trésor des inédits de Platon, ou un livre perdu de Flavius Josèphe ou des documents gênants pour Blanche de Castille, ou bien entendu le Saint-Graal, et j'en passe. Napoléon Peyrat ne porte en aucune façon la responsabilité de ces sottises.

Il prend soin, d'ailleurs, d'expliquer la nécessité d'un tel trésor monétaire, et sa provenance : « Il fallait nourrir, vêtir, équiper les servants d'armes du château, entretenir les cent chevaliers compagnons de Ramon de Perella et faire vivre les cinq ou six cents femmes, enfants, vieillards, réfugiés dans ce val désert. Il y avait donc un trésor commun à Montségur³ ». Bref ; nécessité essentiellement économique. Car Peyrat a très bien vu, même s'il ne le formule pas de façon très explicite, que l'économie montségurienne est une économie d'importation des produits de subsistance, et pour acheter, il faut du numéraire. Les archéologues ont bien mis en évidence, de leur côté, la complémentarité entre l'absence quasi totale d'outillage témoignant d'activités agricoles, et l'abondance des monnaies, inhabituelle sur un site de cette nature.

La provenance de ce numéraire, Peyrat l'explique de façon tout à fait acceptable, essentiellement par les dons des croyants. Sans doute rêve-t-il quelque peu quand il parle des « secrètes largesses du pieux et magnanime comte de Foix », sans qu'on sache, d'ailleurs, s'il pense à Roger-Bernard II (1223-1241) ou à son fils Roger IV (1241-1265) qui, lui, abandonna Montségur à son sort dès 1242. Mais il donne suffisamment d'exemples de legs de mourants, d'aumônes, de collectes, tous attestés par les sources, pour lever à l'avance tout éventuel mystère sur la nature et la provenance du trésor de Montségur.

Les cachettes

C'est quand Peyrat se demande comment les parfaits de Montségur conservaient ce trésor, que les choses commencent à se gâter un peu. Il faut dire que les sources n'aident pas tellement l'historien. Il est tellement question d'argent à Montségur - même après le départ de Mathieu et de Pierre Bonnet vers la Noël 1243 - qu'il n'est pas toujours aisé d'y voir clair.

Regardons d'abord la chronologie des faits, autant que les témoignages des rescapés permettent de la reconstituer, ne fût-ce que par bribes.

Premier acte : celui dont on a déjà parlé. Vers la Noël 1243, Mathieu et le diacre Pierre Bonnet sortent de Montségur « de l'or, de l'argent et une quantité infinie de monnaie », et cachent le tout dans une *spulga* du Sabarthès tenue par Pons Arnaud de Châteauverdun.

Deuxième acte : Mathieu et Bonnet n'ont pas emporté tout l'argent de Montségur car,

³ Histoire des Albigeois, tome II, p. 63.

1^e - Dès février 1244, mais surtout pendant la trêve qui leur permet, du 2 au 15 mars, de mettre leurs affaires en ordre, on voit divers parfaits faire des dons en nature, mais aussi en espèces, à ceux qui survivront à la reddition. C'est ainsi que le sergent Imbert de Salles reçoit vingt sous melgoriens de Bertrand Marty, deux sous de Pierre Sabatier, dix sous de la supérieure des parfaites, Rixende de Telle (**texte 2a**).

2^e - Il y a plus important. Toujours pendant la trêve, Pierre Sirven, coadjuteur de Bertrand Marty, dont il est le Fils mineur, donne cinq sous toulzas à chaque sergent, (**texte 2b**) et comme la garnison comprenait, d'après mes calculs, cinquante-cinq sergents, cela fait quelque 275 sous.

3^e - Voici plus important encore. Toujours pendant la trêve, d'après le sergent Guillaume de Bouan, le diacre Raymond de Saint-Martin eut de la maison du parfait Pierre Arrau quatre cents sous toulzas « à distribuer à Pierre-Roger de Mirepoix à titre de solde ou de don » (**texte 2c**). Et d'après Bérenger de Lavelanet, ce sont encore quatre cents sous toulzas que Pierre-Roger reçut de la maison du parfait Jean de Combel (**texte 2d**). Enfin, Imbert de Salles assure avoir vu six parfaits, dont le diacre Raymond de Saint-Martin, remettre à Pierre-Roger de Mirepoix « une pleine couverture d'argent des hérétiques » (**texte 2e**).

Si l'on fait le total, on arrive à 1075 sous, somme assez considérable, qui représente quelque dix kilos d'argent fin si l'on compte 26 sous toulzas au marc de fin et le marc à 244 grammes. Plus l'argent contenu dans la couverture. Toutes sommes dont les parfaits se défirent donc avant d'aller au bûcher, au profit de la garnison et de son chef.

Force est donc de constater que Mathieu et Bonnet n'avaient pas tout emporté à la Noël précédente. Mais on peut dire, après tout, qu'ils n'ont emporté que ce que deux hommes étaient capables de transporter, et de transporter dans des conditions somme toute inconfortables et périlleuses, en hiver, et dans un pays fort montagneux. En tout cas, ils laissèrent à Montségur un important numéraire.

Troisième et dernier acte : quatre témoins sont là pour nous dire que, dans la nuit qui précéda le bûcher, quatre parfaits s'évadèrent (**textes 3a, 3b, 3e et 3d**). L'un de ces témoins, Arnaud-Roger de Mirepoix, nous indique le but de leur mission : « Cela fut fait afin que l'Église des hérétiques ne pût perdre son trésor, qui était caché dans les bois ». Un autre témoin, Bérenger de Lavelanet, nous dit que les quatre évadés de la dernière heure allèrent à Caussou, puis à Prades d'Alion et de là à Usson, où ils retrouvèrent Mathieu, celui-là même qui avait évacué le trésor vers la Noël. Bérenger ne dit pas si les quatre évadés ont récupéré le trésor caché par Mathieu, mais on sait par plusieurs témoignages que Mathieu était remonté à Montségur à la mi-février, puis il en repartit, dans des conditions qu'on ignore, puisque, on vient de le voir, on le retrouve à Usson après le 16 mars.

Avant de voir ce que Napoléon Peyrat a fait de cet ensemble d'informations, je voudrais faire deux remarques qui vont nous mettre sur la voie de ce que je pense être l'interprétation la plus simple de toutes ces données.

Tout d'abord, cette couverture pleine d'« argent des hérétiques » remise à Pierre-Roger de Mirepoix par six parfaits, contenait-elle de l'argent appartenant vraiment à la communauté religieuse, autrement dit une sorte de second trésor de Montségur non évacué à la Noël 1243 ? Il me paraît difficile de ne pas mettre l'événement en relation avec cette déclaration d'Arnaud-Roger de Mirepoix le 27 mai - mais que Napoléon Peyrat n'a pas vue (**texte 2f**) : « Un jour, alors que j'étais à la maison forte de Saint-Félix près de Pamiers, arrivèrent Pierre de Flairan de Mirepoix (rémouleur et barbier familial de Montségur depuis de longues années) et sa sœur

Maurine. Ils me demandèrent si je savais quelque chose au sujet des dépôts de Montségur, parce que lui, Pierre de Flairan, avait bien perdu trois cents sous qu'il avait remis en dépôt aux hérétiques dans ce *castrum*. Je lui ai dit que Pierre-Roger de Mirepoix avait eu tous les dépôts du *castrum*. C'était il y a quinze jours ou environ » donc vers le 12 mai. Il paraît donc évident qu'il y avait à Montségur une sorte de banque ou de caisse d'épargne tenue par les parfaits, et composée des dépôts que faisaient les croyants. Il est tout à fait normal que les parfaits aient remis à Pierre-Roger de Mirepoix cet argent qui ne leur appartenait pas en propre.

En second lieu, et en ce qui concerne maintenant l'argent propre à la communauté religieuse, il paraît assez clair que « le trésor caché dans les bois » que les quatre évadés de la dernière nuit avaient pour mission de récupérer « pour que leur Église ne le perde pas », n'est pas autre chose que « l'or, l'argent et la quantité infinie de monnaie » évacués par Mathieu et Bonnet vers la Noël précédente et cachés par eux dans cette *spulga* du Sabarthès que tenait Pons Arnaud de Châteauverdun

C'est là, certes, une lecture très minimaliste des sources que je propose, et l'on peut en discuter. Mais ce qui nous intéresse ici, c'est ce que Napoléon Peyrat fait de cet ensemble d'informations, car la comparaison de son récit avec le texte exact des sources nous permet de disséquer quelque peu sa méthode, laquelle est hélas ! fort peu économe de conjectures, et ne cesse de bondir d'hypothèse en hypothèse. Et comme il a au plus haut point le goût de la paraphrase, et aussi le génie du verbe, il passe, sans doute sans s'en apercevoir lui-même, des faits dûment attestés par les sources qu'il utilise, à d'étonnantes fantasmagories.

Tout d'abord, dès qu'il commence à parler du trésor, il l'imagine divisé en deux :

« Ce trésor était recelé en partie au fond des souterrains du château, dans une arche de granit scellée de fer ; et, en partie, de peur d'un siège de la forteresse, dans les forêts d'alentour, au fond d'une caverne uniquement connue de Ramon de Perella et de Guilhabert de Castres ; peut-être cette grotte que l'on voit béante, et comme une bouche contractée d'effroi, près de la cime du pic de Bidorte, cette montagne qui aiguise son cône au sud de Montségur, où le soleil, en se reposant, comme un globe de feu, marque l'heure de midi, aux ombres renversées des sapins qui tombent perpendiculairement vers l'Ers⁴ ».

Négligeons une erreur qu'il répète souvent : il confond l'Hers - c'est là l'orthographe actuelle - avec son petit affluent le Lasset, or c'est le Lasset qui passe au pied du rocher de Montségur, et non l'Hers. Quant au pic de Bidorte, cité par les sources, mais à propos d'événements qui n'ont rien à voir avec le trésor, il l'identifie avec la montagne de la Frau, sur le flanc de laquelle s'ouvre en effet près du sommet, une vaste grotte, la « Caugno » que connaissent bien les Montséguriens. Autrement dit, à cette étape de sa rédaction, c'est-à-dire trois cents pages avant son récit du siège, il se fonde, d'une part sur l'argent remis à Pierre Roger de Mirepoix par six parfaits, argent qui avait été nécessairement conservé dans le *castrum* - et l'on verra plus loin pourquoi il lui imagine comme coffre une arche de granit ; d'autre part sur la grotte, la *spulga* dans laquelle Mathieu et Bonnet ont caché l'or et l'argent qu'ils avaient emportés à la Noël.

⁴ Id., II, p. 68.

Trois cents pages plus loin, dans son récit du siège, il complique cette vision somme toute assez simple des choses. Il raconte d'abord l'évacuation de l'or et de l'argent par Mathieu et Bonnet, mais il abandonne la grotte de la montagne de la Frau pour lui substituer une autre :

« À plusieurs reprises, Pierre-Roger avait fait transporter ailleurs le trésor cathare. Vers Noël, notamment, le diacre Matheus [Mathieu] et son compagnon Bonnet emportèrent une quantité infinie d'argent et d'or ». [Le texte dit en fait : « De l'or, de l'argent et une quantité infinie de monnaie »]. Il poursuit : « Les hommes de Camou [Camon], qui formaient le blocus dans la gorge de l'Ers, secrètement dévoués à Pierre-Roger leur ancien seigneur, laissèrent passer le trésor sacré. Les deux diacres [en fait seul Pierre Bonnet était diacre, Mathieu était un simple parfait] le transportèrent dans la grotte d'Ornolac, dans le Sabarthès. C'est cette caverne fameuse par ses profondeurs, ses escarpements intérieurs, ses mystérieux labyrinthes, par la conversion de Loup de Foix, par le séjour d'un évêque, et bientôt plus encore par ses martyrs. Sa bouche s'ouvre béante, à mi-hauteur de la montagne, au-dessus d'un vaste écroulement de rochers dont les blocs énormes ont rebondi jusque dans le lit écumant de l'Ariège, à l'endroit où ses eaux limpides et glacées reçoivent les sources fumantes d'Ussat. Elle porte aujourd'hui le nom de Lombrives, et dépendait alors de Castelverdun. Ainsi les seigneurs du Sabarthès (...) avaient sous leur garde le trésor sacré du Paraclet⁵ ».

Les sources disaient simplement « Une *spulga* du Sabarthès tenue par Pons Arnaud de Châteauverdun ». Il va donc falloir expliquer pourquoi Peyrat identifie sans aucune preuve cette *spulga* que les sources ne nomment pas, à la grotte d'Ornolac, et pourquoi il confond volontairement Ornolac et Lombrives. Mais comme par ailleurs il n'oublie pas que les quatre évadés de la dernière nuit ont eu pour mission de sauver un trésor « qui était caché dans les bois », il ajoute : « Une autre portion pourtant moins considérable, sans doute, restait encore enfouie, dans une caverne voisine, sous les forêts de Serrelongue », Serrelongue étant une petite crête qui s'étend au pied du rocher de Montségur, au nord.

Nous voici donc avec trois trésors : celui emporté par Mathieu et Bonnet à Ornolac/Lombrives, celui qu'on a caché « sous les forêts de Serrelongue », et, bien entendu, celui qui est resté au *castrum* et que les six parfaits ont remis à Pierre-Roger de Mirepoix :

« Nous avons vu que Pierre-Roger, dans sa prévoyance de l'avenir, avait, pendant l'hiver, envoyé une partie du trésor albigeois dans la grotte d'Ornolac. Mais la plus grande partie restait encore, et, la nuit même de la reddition, les parfaits Aicard, Clamens, Limos, Taparel, Guillaume Peyrès et Ramon de Sant-Marti retirèrent de leur crypte un bahut rempli d'argent. Le chef fit disposer ces provisions et ces richesses pour être chargées sur ses mulets...⁶ »

L'arche de granit de la page 68 est devenue un simple bahut. Or, nous l'avons vu, le texte dit que cet argent fut apporté dans une couverture. Peyrat n'a cependant pas tout à fait inventé cette arche ou ce bahut : quelques lignes après sa mention de la couverture pleine d'argent, le témoin, Imbert de Salles, dit qu'on sortit de la maison de la parfaite Raymonde de Cuq « *plenam archam frumenti* », un plein coffre de froment. Peyrat a certainement confondu les deux coffres ou les deux bahuts ; il s'est d'ailleurs aperçu de son erreur, vraisemblablement en corrigeant ses épreuves, car aux mots « un bahut rempli d'argent », il insère une note de bas

⁵ Id., II, p. 361.

⁶ id., II, p. 367

de page qui rétablit le texte exact de la déposition d'Imbert de Salles : « *Una flaciata, flassata*, écrit-il, couverture de lit »... Il était sans doute trop tard pour qu'il corrigeât le corps même de son propre texte...

Il en vient enfin à l'ultime évasion des quatre parfaits : « Enfin, il restait un trésor considérable que par précaution on avait caché dans la forêt voisine de Montségur [il s'agit évidemment, dans son esprit, des forêts de Serre-longue]. Amiel Aicard, qui paraît avoir été le trésorier de l'église cathare, fut chargé de sauver cet or. Amiel comptait partager le sort des martyrs, au nombre desquels était sa femme Guilhelma. L'évêque lui ordonna de vivre, et lui adjoignit Ugo, Peytavi, et un autre parfait dont le nom s'est dérobé à sa gloire. Ils durent se résigner, et après avoir reçu la bénédiction des évêques et le baiser de paix de leurs frères, ils s'éloignèrent pour exécuter leur message, et disparurent dans la nuit. Que devinrent-ils ? Selon les uns, Pierre-Roger les fit cacher dans un souterrain d'où ils ne sortirent qu'après le trépas de leurs amis et l'éloignement des troupes du sénéchal. Mais selon d'autres, et plus vraisemblablement, le chef fixa solidement un câble au mur oriental du château et en lança l'immense rouleau dans l'espace ténébreux. Les hardis albigeois s'aventurèrent dans l'effroyable précipice, et suspendus à ces cordes flottantes dans le vide obscur, glissant de nœuds en nœuds le long du roc vertical et nu, descendirent ainsi l'un après l'autre au fond du val, nommé l'Abès. Ils se cachèrent dans la forêt, tirèrent le trésor de sa grotte, et la nuit suivante, ils se dirigèrent par le Savartez vers le château de So voisin de Quérigut, où ils racontèrent à Esclarmonde de Foix, leur pieuse protectrice, les derniers combats et les derniers soupirs des défenseurs de Montségur⁷ »

Passons sur Esclarmonde de Foix et autres détails ou broderies fantaisistes de cette brillante paraphrase. Notons plutôt que, bien que débordant d'imagination, ce récit n'en reste pas moins globalement cohérent et ne trahit pas l'essentiel des sources : un trésor évacué à la Noël par Mathieu et Bonnet, une somme d'argent remise à Pierre-Roger de Mirepoix avant la reddition, une ultime évasion dans le but de sauver un trésor caché dans les bois, que celui-ci soit ou non le même que le trésor évacué à la Noël...

Il y a cependant deux éléments qui perturbent cette ordonnance, qui entachent l'apparente honnêteté de ce schéma par rapport aux sources dont il s'est inspiré.

C'est, d'une part, et j'y ai fait brièvement allusion, le fait que Peyrat identifie la grotte de Mathieu et Bonnet, que les sources ne nomment pas, avec Ormolac, et que de surcroît il confond ou fait mine de confondre celle-ci avec la grotte de Lombrives.

D'autre part, le relief donné, lors de l'évasion nocturne du 16 mars, au parfait Amiel Aicard, à propos duquel Peyrat construit même un vrai petit roman : « Amiel comptait partager le sort des martyrs, au nombre desquels était sa femme Guillelma, etc. », ce qui est complètement faux.

Or, ni pour Ormolac/Lombrives, ni pour Amiel Aicard, il ne s'agit de simples broderies, de poétiques paraphrases, ni de distorsions bénignes destinées à enjoliver les choses. Il s'agit cette fois d'extrapolations délibérées, de manipulations, non point des textes, - il arrive à Peyrat de se tromper sur la lecture d'un document, mais jamais de le falsifier - mais de ce qu'on peut légitimement déduire des textes. Et c'est même avec un sang-froid quelque peu pervers qu'il assène comme des vérités des choses qui ne sont fondées en aucune façon ; mais s'il le fait, s'il

⁷ Id., II, p. 368

affirme que Mathieu et Bonnet ont caché le trésor à Ornolac, et qu'Ornolac s'appelle aujourd'hui Lombrives, c'est parce qu'il va avoir besoin de Lombrives pour la suite de son récit ; tout comme il aura besoin d'Amiel Aicard - alors autant lui donner déjà un peu de relief.

Il nous dit que ce parfait « paraît avoir été le trésorier de l'Église cathare », affirmation tout à fait gratuite, mais qui prépare en effet la suite des événements qu'il va imaginer. De surcroît, il lui donne une épouse, Guillelma, qu'il met même au nombre des martyrs. De fait, il y avait à Montségur une Guillelma Aicard, simple croyante, mais qui demanda le consolament le 13 mars, ce qui la vouait inéluctablement au bûcher qui fut dressé le 16. Mais son mari s'appelait Arnaud, et non Amiel ; ils avaient trois enfants, Pierre, Guillaume et Guirade, et rien n'atteste que cette famille ait eu le moindre lien de parenté avec Amiel Aicard, obscur parfait totalement inconnu en dehors du fait qu'il donna le consolament au début du siège au sergent Raymond de Ventenac mortellement blessé, qu'il fut l'un des six parfaits qui pendant la trêve remirent à Pierre-Roger de Mirepoix la couverture pleine d'argent, et qu'il fut enfin l'un des quatre évadés de la dernière nuit. Cette confusion, peut-être involontaire après tout, entre Arnaud Aicard et Amiel Aicard, ne prêterait pas à conséquence, si elle ne témoignait de la volonté de magnifier un personnage dont Peyrat va avoir besoin pour la suite de son récit, et qu'il va utiliser au prix d'une évidente et assez désastreuse contradiction. Cette suite, c'est l'histoire du « Nouveau Montségur »...

Le « Nouveau Montségur »

Cette contradiction, elle saute aux yeux dès que, au début du tome III de son œuvre, il amorce cette histoire en imaginant la conversion au catharisme de Loup de Foix, conversion qui aurait eu lieu dans la grotte même d'Ornolac/Lombrives. Il décrit la scène sans donner aucune référence, comme s'il y avait lui-même assisté : « Un vieillard était assis dans une chaire de rocher, peut-être le vénérable Amiel Aicard qui avait caché dans cette grotte le trésor de Montségur, et qui maintenant y conservait un or plus rare. Il lisait dans un livre (...). À l'évangile du Paraclet, l'évêque mêlait sans doute l'oraison funèbre de ses martyrs, depuis le massacre de Béziers jusqu'à l'holocauste de Montségur. Les pleurs, les sanglots, accompagnaient le gémissement de sa voix. Puis le peuple à genoux s'écriait : Bénissez-nous, ô Père ! - Que le Seigneur vous bénisse et vous donne une bonne fin, répondait le vieillard (...). Nous verrons bientôt qu'une catastrophe mystérieuse fit de la grotte d'Ornolac une immense nécropole⁸ ».

Voici donc l'obscur Amiel Aicard, que Peyrat avait abandonné au château d'Usson après son évasion nocturne du 16 mars 1244, qui a soudain pris sous sa plume la place de Mathieu et de Bonnet, Non content d'avoir caché le trésor à Ornolac à la Noël 1243, il s'y est installé et, promu évêque, il y dirige un « Nouveau Montségur ». Car la formule est prononcée. Deux cents pages plus loin, et après un long saut dans le temps, Peyrat reprend la description de ce lieu inspiré : « Depuis les jours où le pieux Loup de Foix venait prier dans la grotte d'Ornolac, cette grotte célèbre, séjour d'un évêque albigeois, et siège de prédications nocturnes, était devenue, sous l'orage toujours croissant, un refuge perpétuel de faidits des bois. Cinq ou six cents montagnards, fugitifs de leurs hameaux, s'étaient établis, hommes, femmes, enfants, dans ces ténèbres et formaient autour du pasteur cathare, un mélange de colonie mystique et de camp sauvage. Un nouveau Montségur s'était organisé, non plus chevaleresque comme l'autre, et

⁸ Id., III, p. 141

perché dans les nuées, mais rustique au contraire, et perdu dans un antre de montagne, un gouffre perforé par un torrent diluvien⁹ ».

Suivent alors quatre pages étonnantes, pour ne pas dire extraordinaires, elles sont en tout cas magnifiques, qui ne sont autres que le récit détaillé de la chute de ce refuge, que Peyrat place en 1328, avant de conclure : « La caverne d'Ornolac, qui reçut un instant le trésor de Montségur, fut, cent ans après, comme le dernier Thabor du catharisme pyrénéen ». Ce récit, c'est la fameuse histoire des cinq cents cathares emmurés de Lombrives.

Les emmurés de Lombrives

Peyrat devait savoir par un document daté du 27 janvier 1213 et publié en 1623 par Catel dans son « Histoire des comtes de Toulouse », - un ouvrage qu'il connaissait puisqu'il lui arrive de le citer en référence - que les comtes de Foix possédaient six grottes fortifiées, postes militaires qui venaient compléter leur réseau de châteaux-forts : Souloubrié, Subitan, Verdun, Niaux, Alliat et Ornolac - celle de Bouan n'apparaissant que dans un acte de 1272. Il est de surcroît question de la *spulga* d'Ornolac dans les volumes XXIII et XXIV du Fonds Doat, que Peyrat avait lus. Vers 1224, Pierre-Guillaume d'Arvigna y conduisit son oncle, qui était parfait. Vers 1231, un certain Faure de Birac y rencontra deux parfaits cathares qui, de toute évidence, se trouvaient là sous la protection du châtelain du lieu. Puisque ce dernier avait des accointances avec l'Église cathare, ce qui n'était pas établi pour les châtelains des autres grottes mentionnées dans l'acte de 1213, Peyrat en conclut que c'est à Ornolac, comme nous l'avons vu, que le trésor avait été caché à la Noël 1243.

Il ne s'en tint pas là. Il est en Ariège une grotte qui, au temps de Peyrat, était bien plus célèbre que celle d'Ornolac, c'est Lombrives, qu'il décrit avec son habituelle magnificence littéraire : « Sa bouche s'ouvre béante à mi-hauteur de la montagne... ». Que ce fût à Lombrives que Loup de Foix, le bâtard du comte Raymond-Roger, se convertit au catharisme, qu'un évêque cathare s'y soit réfugié, ce sont de pures inventions de Peyrat. Sa célébrité, Lombrives la devait au fait qu'elle est la plus vaste grotte d'Europe, et qu'elle est auréolée de fort belles légendes : elle abrita les amours d'Hercule et de Pyrène, et l'on y montre encore le tombeau de la princesse qui donna son nom aux Pyrénées, ainsi que le trône du roi Bébrix son père... Mais il n'y a pas que la mythologie. On savait depuis longtemps que Lombrives recelait d'étranges sépultures. Dès 1834, l'Annuaire du département de l'Ariège avait signalé qu'on pouvait y trouver « de nombreux ossements humains, presque à l'état fossile ». Les spécialistes, dont Félix Garrigou, qui par la suite les étudièrent, les datèrent de l'âge du bronze.

Les brigands de 1802 (Jules Metman et le Dr Guitard)

Mais voici qu'en 1842 vient se greffer là-dessus une fantastique histoire de brigands...

1837 avait vu naître à Toulouse une publication mensuelle de trente-deux pages spécialisée dans le conte populaire d'inspiration historique, « La Mosaïque du Midi ». Elle n'eut que cinq ans d'existence. Et un érudit ariégeois, Joseph Dengerma, a découvert dans l'un de ses tout derniers numéros le récit qui a servi de source à Napoléon Peyrat. Il a publié cette découverte dans une plaquette intitulée justement « Les cinq cents cathares emmurés de

⁹ Id., III, p. 357

Lombrives », et l'on va vite comprendre pourquoi, dans son récit de la chute du « Nouveau Montségur », Peyrat, contrairement à son habitude, ne donne aucune référence.

Donc, en janvier 1842, dans « La Mosaïque du Midi », un certain Jules Metman, sous le titre « Les guérilleros-brigands de Lombrives », explique la présence des fameux ossements, en un long récit fertile en rebondissements rocambolesques, récit qu'il dit tenir du « vieux guide » qui lui avait fait visiter la grotte : en 1802, des réfractaires à la conscription s'étaient organisés en bande sous le commandement d'un ancien contrebandier. Ils étaient une quarantaine. Ils avaient fait de Lombrives leur repaire, et de là ils allaient cambrioler les riches demeures du voisinage et attaquer les diligences qui passaient sur la grand-route, jusqu'à ce que le préfet d'Ariège et l'autorité militaire décidassent de faire cesser ce brigandage. On envoya contre eux une brigade de gendarmerie et un bataillon du 65^e régiment de ligne qui, une nuit, donnèrent l'assaut. Armés jusqu'aux dents, les bandits opposèrent une résistance formidable. Pas un seul des soldats qui avaient réussi à pénétrer dans la grotte ne revint, et le reste de la troupe fit pendant quinze jours le blocus de Lombrives, avant que ne soit décidée une deuxième attaque. Elle fut plus heureuse que la première, et c'est en progressant dans les salles et les galeries naturelles que les soldats découvrirent, horrifiés, les cadavres de leurs malheureux compagnons disparus : les brigands les avaient décapités un par un au fur et à mesure qu'ils avaient pénétré dans la grotte... Quant aux brigands eux-mêmes, il n'en restait plus que douze vivants, qui finirent par se rendre. « Un immense concours de peuple, écrit Jules Metman, les escorta jusqu'à la prison de Foix. Trois mois après, tous les douze furent exécutés publiquement sur la place du marché. »

Brillamment contée, avec force péripéties et mille détails rendant parfaitement compte de la topographie de Lombrives, l'histoire inventée par Jules Metman pour le plus grand plaisir des lecteurs romanesques de « La Mosaïque du Midi », fut immédiatement prise pour argent comptant par une foule de littérateurs, conteurs, rédacteurs de guides touristiques, etc. qui l'amplifièrent à qui mieux mieux. Les cent quarante-six cadavres de Metman devinrent deux cents, puis deux cent quarante-six, puis cinq cents... Au 65^e régiment de ligne en garnison à Tarascon, on ajouta le 83^e, basé à Foix...

Le récit de Peyrat,

Napoléon Peyrat devait bien savoir que tout cela était imaginaire. Une telle affaire aurait laissé des traces dans les archives préfectorales, judiciaires et militaires, or ce n'était pas le cas : Joseph Dengerma n'a rien trouvé, pas plus que le capitaine Raysse qui, dès 1914, avait entrepris des recherches, et avait conclu au caractère purement romanesque de cette histoire de brigands. Les squelettes de Lombrives, de toute évidence, remontaient à bien plus loin que 1802. À l'âge du bronze, comme l'affirmaient les préhistoriens ? Point du tout : Pour Napoléon Peyrat, très attristé, dit-il, que Montségur n'ait gardé aucune trace, du moins le croit-il, du passage des parfaits, les squelettes de Lombrives ne pouvaient être que ceux de cathares. Et il balaie d'un revers de plume l'opinion de Félix Garrigou, indiquant simplement en note que, bien que « paléontologue distingué », il « ignore que Lombrives fut un sanctuaire albigeois ». Et pour cause !

C'est donc sur le récit de Jules Metman que Peyrat va faire fonds. Sur Jules Metman, et sur l'un de ses continuateurs immédiats, le Docteur Guitard, qui avait publié en 1863 un guide d'Ussat. Là où Metman disait que le blocus de la grotte avait consisté à poster des sentinelles pour éviter toute fuite des brigands, Guitard assure que le colonel du 65^e avait fait venir des maçons de Tarascon pour murer l'entrée de la grotte... Or Peyrat savait par les sources inquisitoriales que l'Inquisition condamnait parfois des gens au « mur ». Ignorant que le « mur » c'était tout simplement la prison, il imagina que l'on enfermait les malheureux cathares

capturés dans des cachettes hermétiquement scellées où ils mouraient de faim, de soif et d'asphyxie. Il n'a pas vu que l'on connaissait plusieurs cas de prisonniers évadés du « mur ». Pour expliquer les squelettes de Lombrives, il reprit donc point par point les récits de Metman et de Guitard, mais en inversant complètement le sens. Les brigands devinrent des cathares réfugiés là après la chute de Montségur, le contrebandier qui leur servait de chef devint un évêque successeur d'Amiel Aicard lui-même, le préfet d'Ariège devint inquisiteur, et le colonel du 65^e le Sénéchal du roi, tandis que les fantassins de 1802 se métamorphosèrent en archers catholiques... Assauts, résistance farouche, lente progression des assaillants dans le dédale souterrain, les péripéties sont les mêmes, y compris l'emploi d'échelles pour passer d'un niveau de galeries à l'autre... Mais voyant en fin de compte que la décision ne pouvait être emportée de vive-force, le sénéchal, comme le colonel, ordonna le repli de ses troupes et décida de murer l'entrée de la grotte. Alors commença la lente agonie de la communauté cathare prise au piège...

C'est ainsi que les cinq cents cathares emmurés de Lombrives entrèrent dans l'histoire...

Ce que l'on ne saura sans doute jamais, c'est si Peyrat a lu les récits de Metman et de Guitard et les a délibérément transposés. Ou si toute l'affaire lui a été suggérée par ce qu'il avait pu entendre sur place de la part des guides locaux qui, eux, se faisaient une joie d'avoir à raconter, d'après Metman et Guitard, l'histoire des brigands de 1802. Toujours est-il que Peyrat reconnaît honnêtement que la chute tragique du « Nouveau Montségur », « n'a pas laissé la moindre trace dans les registres inquisitoriaux ». « Il ne reste plus d'autre témoignage, ajouta-t-il, qu'un muet amas d'ossements à demi pétrifiés ». Ce sont ces ossements que son inconscient n'a pu accepter comme étant, soit de 1802, soit de l'âge du bronze : il fut convaincu qu'ils témoignaient d'un des plus grands crimes de l'Inquisition, et à partir de ces squelettes, et d'eux seuls, il a procédé en quelque sorte à rebours pour construire son histoire. Tant de squelettes indiquent un asile exceptionnellement important. Ce qui évoque irrésistiblement Montségur. Mais un nouveau Montségur, nécessairement organisé après la chute du premier. Sous la conduite de qui ? D'un rescapé de 1244, bien sûr. Son choix, on a vu pourquoi, s'est porté sur Amiel Aicard.

Il restait à Peyrat une difficulté à surmonter. On a vu les raisons qui l'ont poussé à penser que le trésor évacué à la Noël 1243 avait été caché dans la *spulga* d'Ornolac. Mais dans la logique de son « Nouveau Montségur », et à cause des squelettes découverts à Lombrives, c'est Lombrives qui a dû nécessairement recueillir le trésor. Mais Lombrives, contrairement à Ornolac, n'est pas mentionnée comme *spulga* dans les documents du XIII^e siècle. Peyrat imagine alors que l'Ornolac des documents inquisitoriaux est tout simplement l'ancien nom de Lombrives...

C'est manifestement faux. Tout comme Ornolac (*spulga* d'Ornola, de Ornolaco), Lombrives alors son propre nom, Lombriga... Ou bien Peyrat ne le savait pas, ou bien il est passé outre. Et il n'a pas vu, ou n'a pas voulu voir, que Lombrives n'a pu être jusqu'en 1328 un « Nouveau Montségur » : à la fin du XIII^e siècle, elle servit en fait de repaire... à des faux-monnayeurs qui, capturés et emprisonnés d'abord à Tarascon, comparurent à Pamiers devant la justice comtale. Une affaire qui, elle, a laissé des traces : un document notarié daté du 7 mars 1300 et signé des consuls de Pamiers...

Autre difficulté que Peyrat avait à surmonter ou à contourner : le trésor de Montségur avait été transporté dans une *spulga* « tenue par Pons Arnaud de Châteauverdun », avait assuré le sergent Imbert de Salles. Or la grotte d'Ornolac, elle, était tenue, vers la même époque, par Bernard de Durfort. Comme on ne sait pas quelle grotte fortifiée tenait Pons Arnaud de Châteauverdun, Peyrat fait allègrement l'impasse sur son nom, mais, comme s'il voulait ne pas paraître quand même trop infidèle aux sources, il le réintroduit par la bande : « Lombrives

dépendait alors de Castelveudun », affirme-t-il tout à fait gratuitement, ce qui n'a rien à voir, de toute façon, avec ce que voulait dire Imbert de Salles ; que Lombrives dépende éventuellement de la seigneurie de Châteaueudun, c'est une chose ; que l'un des co-seigneurs de Châteaueudun, Pons Arnaud, « tienne » une *spulga*, c'est autre chose ; cela veut dire qu'il était soldé par le comte de Foix pour garder un poste militaire relevant, non de lui-même, mais du domaine du comte.

Là encore, on a affaire à un de ces glissements assez fréquents chez Peyrat ; il ne manipule pas réellement le texte qui lui sert de source, il ne le trahit pas foncièrement ; mais, s'emparant d'une donnée fournie par le texte, il en détourne la signification exacte pour la plier au schéma qu'il veut à tout prix imposer.

La légende

Inutile de dire que la légende des cinq cents cathares emmurés de Lombrives a fait le bonheur des ouvrages touristiques, et des guides qui font visiter la grotte. Le Guide Bleu Pyrénées-Gascogne, édition de 1964, écrit p. 434 : « Des ossements, mêlés aux débris de l'industrie de toutes les époques, ont été recueillis dans la grotte ; les moins anciens appartiennent à cinq ou six cents albigeois qui, réfugiés dans la grotte de Lombrives dont ils avaient fait leur cathédrale souterraine, y furent emmurés avec leur évêque en 1228 (sic) et s'y laissèrent mourir de faim plutôt que de se remettre aux mains des inquisiteurs ». Mais l'édition 1989 du Guide Bleu Midi-Pyrénées ne souffle mot de cette histoire, disant simplement (p.700) : « Les guides agrémentent la visite en contant diverses légendes et événements tragiques dont elle fut le théâtre ».

Quant au Guide Vert Michelin, j'ai trouvé dans la 11^e édition, (mars 1956), p. 186, à la notice « Ussat-les-Bains » : « Environs : Grottes de Lombrives. Station préhistorique. Lombrives a aussi abrité des Albigeois qui avaient installé là leur cathédrale. Ils s'y firent emmurer par les croisés (sic) et y moururent de faim, avec leur évêque, plutôt que de se rendre ».

Mais dans la 22^e édition du même Guide Vert, parue en 1971, la page 182 reproduit exactement la page 186 de l'édition de 1956, à ceci près que les neuf lignes consacrées à Lombrives sous le titre « Environs d'Ussat » ont disparu, et ont été remplacées par ce texte écrit en rouge : « Pour choisir un hôtel ou un restaurant, pour trouver un mécanicien, consultez le Guide Michelin France de l'année »...

*

Quoi qu'écrivent ou n'écrivent plus aujourd'hui les guides touristiques, il demeure cette page superbe où Peyrat se révèle, à égal de Chateaubriand, de Sénancour ou de Maurice de Guérin, l'un des plus beaux musiciens de la langue française :

« Un jour tout leur manqua, vivres, bois, feu, et la lumière si douce, ce reflet visible de la vie. Alors ils se groupèrent, selon leurs familles, dans les divers compartiments, l'époux à côté de l'épouse, la vierge auprès de sa mère défaillante, et le petit enfant sur sa mamelle tarie. Pendant quelques instants, au-dessus du pieux murmure des prières, s'entendit encore la voix du ministre cathare, confessant la *Parole qui était en Dieu et qui était Dieu*. Le fidèle diacre donna aux mourants le baiser de paix, et s'endormit à son tour. Tous reposaient dans le sommeil, et les gouttes d'eau qui tombaient lentement des voûtes troublèrent seules le silence sépulcral pendant des siècles. Ainsi probablement finirent ces derniers enfants du Paraclét. Pendant que l'inquisition maudissait leur mémoire, que leurs proches mêmes n'osaient prononcer leur nom, ils étaient pleurés par les rochers. La montagne qui, comme une tendre mère, les avait recueillis

dans son sein, leur fila religieusement avec ses larmes un blanc suaire, ensevelit leurs restes sacrés dans les plis lentement tissés de ce linceul calcaire, et sculpta sur leurs os que ne profana point le ver, un mausolée triomphal de stalagmites, merveilleusement orné d'urnes, de candélabres et de symboles de la vie. »

Voilà pourquoi l'œuvre de Napoléon Peyrat, si précieuse à l'amoureux des Lettres, est à peu près inutile à l'historien : c'est sans doute parce que son histoire est trop belle pour être tout à fait vraie...

APPENDICE I

1 - L'évacuation du trésor vers la Noël 1243

Texte n° 1

Dixit quod Mathaeus haereticus dixit eidem testi quod idem Mathaeus haereticus et Petrus Bonnetus diachonus haereticorum de Tholosa quando exiverunt castrum de Monte Securo et inde extraxerunt aureum et argentum et peccuniam infinitam fecerunt transitum per locum ubi homines de Camo excubabant qui dederunt eisdem haereticis locum et vias ut possent inde libere transire et exire, et quod praefati haeretici iverunt tunc ad expulgam de Savartes quam tenet Poncius Arnaudi de Castelloverduno. De tempore hoc anno circa festum Natalis Domini proximo praeteritum.

L'hérétique Mathieu m'a dit que lui-même et Pierre Bonnet, diacre des hérétiques de Toulouse, lorsqu'ils quittèrent le castrum de Montségur et en sortirent (de) l'or, (de) l'argent et une quantité infinie de monnaie, passèrent par un endroit où des hommes de Camon montaient la garde ; ceux-ci leur indiquèrent l'endroit et les chemins pour qu'ils pussent passer librement et partir. Les susdits hérétiques allèrent alors à une spulga du Sabarthès tenue par Pons Arnaud de Châteauverdun. C'était cette année, aux environs de la dernière fête de Noël [= vers Noël 1243].

[Imbert de Salles, Doat XXIV ,171b. A.D. MCCXLIV° XIV° Kalendas junii (19 mai 1244) d'après Doat, Kalendas junii (1° juin 1244) d'après Dom Vaissète, HGL, VIII, col. 1153.]

2 - Les distributions d'argent (février-mars 1244)

Texte n° 2.a

Bertrand Marty, évêque des hérétiques, me donna vingt sous melgoriens, des gants, un chapeau de lin, un gardaucorps, une tunique, du poivre, du sel et de l'huile. C'était cette année, au dernier Carême [= après le 16 février, jour du Mardi-Gras] (...). Un hérétique de Toulouse, qui était fabricant de bourses, me donna des souliers. C'était à la dernière Mi-Carême [= 13 mars]. L'hérétique Pierre Sabatier me donna deux sous melgoriens, [Rixende] Donat, de Toulouse, un bonnet de lin et une bourse, [Raymond] Agulher et Guiraude, hérétique de Caraman, des braies, et la supérieure [Rixende de Telle] dix sous melgoriens.

[Imbert de Salles, Doat XXIV, 179b -180a]

Texte n° 2.b

Dicit quod Petrus Serviens haereticus dedit eidem testí et aliis servientibus de Monte Securo quinque solidos tholosanos prout audivit dici in nocte diei qua castrum Montis Securi fuit traditum.

L'hérétique Pierre Sirven donna, à moi-même et aux autres sergents de Montségur, cinq sous toulzas, à ce que j'ai entendu dire la nuit du jour où le castrum de Montségur fut livré [=nuit du 15 au 16 mars 1244].

[Guillaume de Bouan, 2 mai 1244, Doat XXIV, 81a]

Texte n° 2.c

Dicit se audivisse dici a Petro Araus haeretico quod Raimundus de Sancto Martino diachonus haeticorum habuerat a domo Petri Araus haeretici quadringentos solidos tholosanos ad dividendum eos Petro Rogerii de Mirapisce vel nomine paguae vel ex dono. De tempore quo supra.

J'ai entendu dire par l'hérétique Pierre Arau que Raymond de Saint-Martin, diacre des hérétiques, avait eu de la maison de l'hérétique Pierre Arau quatre cents sous toulzas, à distribuer à Pierre-Roger de Mirepoix à titre de solde ou de don. C'était à la même époque.

[Guillaume de Bouan, Doat XXIV, 81a]

Texte n° 2.d

Dicit se audivisse ab Arnaldo Rogerío quod Petrus Rogerii de Mirapisce (adde : habuit) quadringentos solidos tholosanos a domo Johannis de Combello haeretico postquam fuit treuga facta inter castrum Montis Securi et regem et ecclesiam.

J'ai entendu dire par Arnaud-Roger [de Mirepoix] que Pierre-Roger de Mirepoix eut quatre cents sous toulzas de la maison de l'hérétique Jean de Combello, après que la trêve fut conclue entre le castrum de Montségur et le roi et l'Église [= après le 2 mars 1244].

[Bérenger de Lavelanet, 21 avril 1244, Doat XXIV, 61b]

Texte n° 2.e

Dicit se vidisse quod Raimundus de Sancto Martino et Amelius Aicart et Clemens et Tuperellus (corr. Taparellus) et Limos et Guillelmus Petri haeretici attulerunt Petro Rogerii de Mirapisce plenam faciendam de denariis haeticorum et dederunt eos eidem Petro Rogerii de Mirapisce. De tempore quo supra, scilicet postquam castrum Montis Securi fuit promissum reddere in manu Regis et Ecclesiae.

J'ai vu les hérétiques Raymond de Saint-Martin, Amiel Aicart, Clamens, Taparel, Limoux et Guillaume Peyre, apporter à Pierre-Roger de Mirepoix une pleine couverture

d'argent des hérétiques, et donner cet argent à Pierre-Roger de Mirepoix. C'était à la même époque, c'est-à-dire après qu'il fut promis de livrer le castrum de Montségur aux mains du Roi et de l'Église [= après le 2 mars 1244].

[Imbert de Salles, Doat XXIV, 173a]

Texte n° 2.f

Dixit quod quadam die dum ipse testis esset in quadam forcia quae vocatur de Sant Felits iuxta Appamias venit ibi P. de Flaira de Mirapisce et Maurina soror eius et quaesierunt ab ipso teste si sciebat aliquod de comandis Montis Securi, quia ipse P. de Flaira amiserat bene trecentos solidos quos deposuerat haereticis in dicto castro, et ipse testis dixit dicto P. de Flaira quod Petrus Rogerii de Mirapisce habuerat omnes comandas dicti castri. De tempore quod sunt quindecim dies vel circa.

Un jour, alors que j'étais à la maison forte de Saint-Félix près de Pamiers, arrivèrent Pierre de Flairan de Mirepoix et sa sœur Maurine. Ils me demandèrent si je savais quelque chose au sujet des dépôts de Montségur, parce que lui, Pierre de Flairan, avait perdu bien trois cents sous qu'il avait remis en dépôt aux hérétiques dans ce castrum. Je lui ai dit que Pierre-Roger de Mirepoix avait eu tous les dépôts du castrum. C'était il y a quinze jours ou environ [= vers le 12 mai 1244].

[Arnaud-Roger de Mirepoix, 27 mai 1244, Doat XXII, 153ab]

3 - L'ultime évasion (nuit du 15 au 16 mars 1244)

Texte n° 3.a

Dicit se audivisse dici a Raimundo Monic quod Amelius Aiquart et Pictavinus et duo alii haeretici fuerunt absconsi subtus terram in redditione aliorum haeticorum et extracti a castro Montis Securi, verumtamen ipse nescit nec audivit dici quis extraxit eos a castro, vel quomoclo fuerunt inde extracti. Adiecit etiam quod ipse audivit dici quod praedicti haeretici quatuor qui fuerunt extracti a castro Montis Securi venerunt in villam de Causso et inde venerunt Pradas et in Castro de So cum Mathaeo haeretico quem invenerunt. Adiecit etiam quod in castro de So morantur Raimundus de Causso et Willelmus Caramelaire et alii haeretici suprascripsti.

J'ai entendu dire par Raymond Monic qu'Amiel Aicart, Peytavi et deux autres hérétiques furent cachés sous terre pendant la reddition des autres hérétiques, et extraits du castrum de Montségur. Je ne sais cependant pas et n'ai pas entendu dire qui les a extraits du castrum, ni comment ils en furent extraits. J'ajoute quand même que j'ai entendu dire que les quatre susdits hérétiques qui furent extraits du castrum de Montségur allèrent au village de Causso, puis de là à Prades (d'Alion) et au castrum d'Usson, avec l'hérétique Mathieu, qu'ils rencontrèrent. J'ajoute encore qu'au castrum d'Usson demeurent Raymond de Causso, Guillaume Caramelaire, et les autres hérétiques susdits.

[Bérenger de Lavelanet, 21 avril 1244, Doat XXIV, 61b-62a]

Texte n° 3.b

Dixit quod quando haeretici exiebant (corr. exhibant) de Castro Montis Securi qui debebant reddi Ecclesie et regi, Petrus Rogerii de Mirapisce retinuit in dicto castro Amelium Aicart et Hugonem socium eius haeticum et in nocte postquam alii haeretici furerunt combusti cum trassa, dictus P. Rogerii caelavit dictos haeticos et evaserunt, et hoc factum fuit ne ecclesia haeticorum posset amittere thesaurum suum qui erat absconditus in nemoribus, et illi duo sciebant. Illud et istud audivit ipse testis ab Alzieu de Massabrac qui viderat ipsos et a Guillelmo Johanne de Lordat qui vidit ipsos postquam evaserunt de dicto castro. De tempore quod in ebdomada ante festum Ramispalmarum. -

Pendant que les hérétiques sortaient du castrum de Montségur pour être livrés à l'Église et au roi, Pierre-Roger de Mirepoix garda dans ledit castrum Amiel Aicart et son sôci hérétique Hugon. Dans la nuit après que les autres hérétiques furent brûlés en masse, ledit Pierre-Roger cacha lesdits hérétiques, et ils s'évadèrent. Cela fut fait afin que l'Église des hérétiques ne pût perdre son trésor, qui était caché dans les bois, et tous deux [le] savaient). Ceci et cela, je l'ai moi-même entendu d'Alzieu de Massabrac, qui les avait vus, et de Guillaume Déjean de Lordat, qui les a vus après leur évacion dudit castrum. C'était dans la semaine avant les Rameaux [=entre le 21 et le 27 mars].

[Arnaud-Roger de Mirepoix, 22 avril 1244, Doat XXII, 129a]

Texte n° 3.c

Dicit se audivisse a Bernardo Willelmo et Bernardo Dovesinas haeticis in licia ubi ipse testis excubabat cum haeticis quod Amelius Aiquart et Hugo haeticis dimissi fuerant cum fune a castro Montis Securi per baucium subtus castrum Petri Rogerii, in nocte diei quo fuit castrum cum haeticis traditum in manu regis et ecclesiae. Interrogatus quis dimisit illos haeticos a castro dixit se non audivisse.

J'ai entendu dire par les hérétiques Bernard Guilhem et Bernard d'Auvezines, dans la lice où je montais la garde avec [ces] hérétiques, que les hérétiques Amiel Aicart et Hugon avaient été descendus du castrum de Montségur avec une corde, par le précipice, sous le château de Pierre-Roger, pendant la nuit du jour où le castrum fut livré avec les hérétiques aux mains du roi et de l'Église. - Qui leur a fait quitter le castrum ? -- Je ne l'ai pas entendu dire.

Guillaume de Bouan, 2 mai 1244, Doat 24, 80b-81a]

Texte N° 3.d

Dixit se audivisse dicí ab haeticis quando exierunt de praedicto Castro Montis Securi et fuerunt traditi Gallicis, quod in nocte praecedenti exierant de dicto castro haeticis. De tempore hoc anno et dimidia quadragesima citra.

J'ai entendu dire par les hérétiques, quand ils sortirent du castrum de Montségur et furent livrés aux Français, qu'au cours de la nuit précédente des hérétiques étaient sortis dudit castrum. C'était cette année, depuis la mi-Carême [= après le 13 mars].

[Bernard de Joucou, 3 mai 1244, Doat XXII, 275ab]

APPENDICE II

Le trésor de Montségur selon Napoléon Peyrat

(II,68] : « Ce trésor était recelé en partie au fond des souterrains du château, dans une arche de granit scellée de fer ; et, en partie, de peur d'un siège de la forteresse, dans les forêts d'alentour, au fond d'une caverne uniquement connue de Ramon de Perella et de Guillabert de Castres ; peut-être cette grotte que l'on voit béante, et comme une bouche contractée d'effroi, près de la cime du pic de Bidorte, cette montagne qui aiguise son cône au sud de Montségur, où le soleil, en se reposant, comme un globe de feu, marque l'heure de midi, aux ombres renversées des sapins qui tombent perpendiculairement vers l'Ers. »

(II, 361) : « À plusieurs reprises, Pierre-Roger avait fait transporter ailleurs le trésor cathare. Vers Noël, notamment, le diacre Matheus et son compagnon Bonnet emportèrent une quantité infinie d'argent et d'or. Les hommes de Camou, qui formaient le blocus dans la gorge de l'Ers, secrètement dévoués à Pierre-Roger leur ancien seigneur, laissèrent passer le trésor sacré. Les deux diacres le transportèrent dans la grotte d'Ornolac, dans le Sabartez. C'est cette caverne fameuse par ses profondeurs, ses escarpements intérieurs, ses mystérieux labyrinthes, par la conversion de Loup de Foix, par le séjour d'un évêque, et bientôt plus encore par ses martyrs. Sa bouche s'ouvre béante, à mi-hauteur de la montagne, au-dessus d'un vaste écroulement de rochers dont les blocs énormes ont rebondi jusque dans le lit écumant de l'Ariège, à l'endroit où ses eaux limpides et glacées reçoivent les sources fumantes d'Ussat. Elle porte aujourd'hui le nom de Lombrives, et dépendait alors de Castelverduin. Ainsi les seigneurs du Sabartez (...) avaient sous leur garde le trésor sacré du Paraclet. Une autre portion pourtant moins considérable, sans doute, restait encore enfouie, dans une caverne voisine, sous les forêts de Serrelongue. »

(II, 367] : « Nous avons vu que Pierre-Roger, dans sa prévoyance de l'avenir, avait, pendant l'hiver, envoyé une partie du trésor albigeois dans la grotte d'Ornolac. Mais la plus grande partie restait encore, et, la nuit même de la reddition, les parfaits Aicard, Clamens, Limos, Taparel, Guillaume Peyrès et Ramon de Sant-Marti retirèrent de leur crypte un bahut rempli d'argent [ici, note en bas de page : « *Una fláciata, flassada*, couverture de lit »]. Le chef fit disposer ces provisions et ces richesses pour être chargées sur ses mulets... ».

(II, 368) : « Enfin, il restait un trésor considérable que par précaution on avait caché dans la forêt voisine de Montségur. Amiel Aicard, qui paraît avoir été le trésorier de l'église cathare, fut chargé de sauver cet or. Amiel comptait partager le sort des martyrs, au nombre desquels était sa femme Guilhelma. L'évêque lui ordonna de vivre, et lui adjoignit Ugo, Peytavi, et un autre parfait dont le nom s'est dérobé à sa gloire. Ils durent se résigner, et après avoir reçu la bénédiction des évêques et le baiser de paix de leurs frères, ils s'éloignèrent pour exécuter leur message, et disparurent dans la nuit. Que devinrent-ils ? Selon les uns, Pierre-Roger les fit cacher dans un souterrain d'où ils ne sortirent qu'après le trépas de leurs amis et l'éloignement des troupes du Sénéchal. Mais selon d'autres, et plus vraisemblablement, le chef fixa solidement un câble au mur oriental du château et en lança l'immense rouleau dans l'espace ténébreux. Les hardis albigeois s'aventurèrent dans l'effroyable précipice, et suspendus à ces cordes flottantes dans le vide obscur, glissant de nœuds en nœuds le long du roc vertical et nu, descendirent ainsi l'un après l'autre au fond du val, nommé l'Abès. Ils se cachèrent dans la forêt, tirèrent le trésor de sa grotte, et la nuit suivante, ils se dirigèrent par le Savartez vers le château de So voisin de Quérigut, où ils racontèrent à Esclarmonde de Foix, leur pieuse protectrice, les derniers combats et les derniers soupirs des défenseurs de Montségur. »

APPENDICE III

Le « Nouveau Montségur » de Napoléon Peyrat

(III, 141) : [*Loup de Foix arrive à la grotte d'Ornolac – Lombrives*]

« Un vieillard était assis dans une chaire de rocher, peut-être le vénérable Amiel Aicard qui avait caché dans cette grotte le trésor de Montségur, et qui maintenant y conservait un or plus rare. Il lisait dans un livre, etc. (...). À l'évangile de Paraclet, l'évêque mêlait sans doute l'oraison funèbre de ses martyrs, depuis le massacre de Béziers jusqu'à l'holocauste de Montségur. Les pleurs, les sanglots accompagnaient le gémissement de sa voix. Puis le peuple à genoux s'écriait : Bénissez-nous, ô Père ! - Que le Seigneur vous bénisse et vous donne une bonne fin, répondait le vieillard (...). Nous verrons bientôt qu'une catastrophe mystérieuse fit de la grotte d'Ornolac une immense nécropole. »

(III, 357] : « C'est ici (1328) que doit, selon toute apparence, s'intercaler dans nos récits la catastrophe d'Ornolac. Mais comment rendre au jour ce drame obscur, perdu depuis plus de cinq cents ans, à deux mille mètres dans les profondeurs de la terre, et dont il ne reste plus d'autre témoignage qu'un muet amas d'ossements à demi pétrifiés ? (...). Depuis les jours où le pieux Loup de Foix venait prier dans la grotte d'Ornolac, cette grotte célèbre, séjour d'un évêque albigeois, et siège de prédications nocturnes, était devenue, sous l'orage toujours croissant, un refuge perpétuel de faidits des bois. Cinq ou six cents montagnards, fugitifs de leurs hameaux, s'étaient établis, hommes, femmes, enfants, dans ces ténèbres et formaient autour du pasteur cathare, un mélange de colonie mystique et de camp sauvage. Un nouveau Montségur s'était organisé, non plus chevaleresque comme l'autre, et perché dans les nuées, mais rustique au contraire, et perdu dans un antre de montagne, un gouffre perforé par un torrent diluvien. » [*Référence : « M. le docteur Félix Garrigou »]. Récit de la prise, p. 357 à 360, et conclusion p. 361 : « La caverne d'Ornolac, qui reçut un instant le trésor de Montségur, fut, cent ans après, comme le dernier Thabor du catharisme pyrénéen. »*